



Le lexique de la machine et l'organisation des savoirs : science et intelligence pratique

Jean-Luc Martine

► To cite this version:

Jean-Luc Martine. Le lexique de la machine et l'organisation des savoirs : science et intelligence pratique. Le Français préclassique (1500-1650), 2007. halshs-01910458

HAL Id: halshs-01910458

<https://shs.hal.science/halshs-01910458>

Submitted on 1 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Le lexique de la machine et l'organisation des savoirs : science et intelligence pratique »

1. Le mot « machine » : une adaptation technique et érudite de la *machina mundi*. L'exemple d'Oresme

Le terme « machine » procède d'un emprunt tardif (XIV^e siècle) au latin *machina*, mais il tardera à devenir d'un usage courant. L'histoire de ce processus s'est trouvée étroitement associée à la figure de Nicole Oresme. Son *Livre du ciel et du monde*, qui traduit et commente le *De caelo*, contient en effet l'une des toutes premières occurrences connues du mot « machine ». Cette localisation apparaît pour la première fois nettement chez Littré, qui indique la source d'où il tire son information : « XIV^e s. La machine corporelle ou la masse de tous les corps du monde, ORESME, Thèse de MEUNIER¹ ». A cette page de l'essai de Meunier, se trouve une longue citation de l'« Excusation et commendation » des Ethiques, où Oresme conduit une importante réflexion sur les difficultés que présente la traduction en français du patrimoine littéraire antique et où il énonce les principes qu'il suit pour la transposition des termes latins pour lesquels le français ne connaît pas d'équivalents. Mais on ne trouve rien là concernant particulièrement le mot « machine ». Le texte de Meunier se termine en fait surtout par le « fragment d'un lexique composé d'après les œuvres françaises d'Oresme », qui n'entend pas statuer définitivement sur le caractère de néologisme des termes relevés, mais seulement contribuer à l'histoire du vocabulaire en notant les termes rares, transcrits et peut-être créés par Oresme. Ce lexique comprend, à la page 187, la mention de l'adjectif « machinatif » et du substantif « machine » : « Machinatif, adj., machine s. f. s. Il n'est pas machinatif ne convoiteux. — la machine corporelle ou masse de tous les corps du monde ».

C'est là sans doute que Littré puise son information, laquelle se trouve amplement reprise jusque dans les ouvrages les plus récents, qui continuent d'associer l'histoire du mot « machine » au travail du traducteur et commentateur d'Aristote. Le *FEW* (p. 10) donne ainsi comme première occurrence connue celle que contient la traduction d'Oresme, en lui conférant le sens d'« assemblage et construction du monde », glose par ailleurs correcte. Il en va de même dans Hatzfeld, Darmesteter et Thomas (p. 1437) :

Machine s. f.

[ETYM. Emprunté du latin *machina*, mécanè, engin. (Cf. Mécanique)//XIV^e s. La machine corporelle, ORESME, dans Meunier, Essai sur Oresme.]

Et l'on trouve répercutée cette même information dans la partie historique et étymologique de l'article MACHINE du *TLF* (p. 109) :

A. 1. 1377. Machine corporelle « ensemble d'éléments ayant la complexité d'une machine » (Oresme, *Livre du ciel et du monde*, éd. A. A. Menut, p. 520, 55).

La glose est peu satisfaisante, puisqu'elle fait du trait de complexité le noyau sémantique du syntagme « machine corporelle », lequel concerne en fait le monde en tant qu'il est créé à partir des éléments premiers, et divisé en deux régions distinctes. Il est par ailleurs hasardeux de faire référence à un concept de machine fondé sur le trait sémantique de complexité alors que rien ne garantit au XIV^e siècle l'existence d'un tel concept, même revêtu d'une terminologie latine. Quelle que soit la valeur de cette assignation, il n'en reste pas moins vrai qu'elle revient à inscrire l'acclimatation de « machine » dans le processus de latinisation du français décrit par F. Brunot dans le chapitre concernant le latinisme de son *Histoire de la langue française*² : « à partir du moment où on cherche à donner en français une littérature sérieuse et savante, il était inévitable qu'on cherchât dans le latin un modèle et un trésor ». Pour les clercs, « la peine était beaucoup plus grande de penser ou d'imaginer en langue vulgaire l'équivalent d'un vocable latin que de calquer ce vocable en lui donnant une terminaison française. C'était une terminologie à inventer : le plus simple était de l'emprunter au latin »³. Dans ce

¹ Meunier, *Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme*, Paris, Lahure, 1857, p. 92.

² F. Bruno, *Histoire de la langue française*, tome I, chapitre VIII, p. 366 et suivantes.

³ *Ibid.*, p. 367.

mouvement de traduction et de transposition en français d'un latin plus rompu aux questions techniques et scientifiques, la figure d'Oresme est exemplaire. Pour ce qui est du *Livre du ciel et du monde*, la traduction vise à informer un public de laïcs sur l'état de la science du temps. Elle est aussi l'occasion de développer sa propre pensée, dans les marges de celle d'Aristote, en même temps que s'élaborent, à l'occasion de cette pratique de traduction et de transposition, les termes d'une réflexion sur le vieux thème de la *translatio studii*, revisité dans une perspective qui annonce la rivalité future entre anciens et modernes et ses attendus souvent politiques.

Tous les traducteurs contemporains mentionnent les difficultés que présente la traduction des classiques, mais Oresme élabore une réflexion globale sur son rôle dans l'enrichissement de la langue, développée dans l'*Excusation et commendation* qui figure en tête de sa traduction de l'*Ethique* et de la *Politique*. Chaque période de transition est marquée par un effort de traduction qui implique l'acclimatation verbale et intellectuelle dans le nouveau monde culturel, héritier des richesses de l'âge qui précède, des instruments de la pensée forgés en grec pour les latins et en latin pour les français. C'est dans ce courant qu'il faut inscrire l'intervention de « machine », dans ce français qui reçoit l'héritage verbal d'un latin antique refondu par la pensée et la science modernes, lesquelles ont formulé leurs concepts dans une langue ductile et rendue accueillante aux questions neuves issues du christianisme. Le mot « machine » apparaît en effet chez Oresme dans une locution qui ne doit rien aux représentations grecques ou latines, et qui relève de la métaphore de la machine du monde, dont la promotion philosophique est liée aux représentations cosmologiques et créationnistes issues du conflit entre le christianisme et l'héritage païen, comme c'est le cas chez Lactance.

La référence se trouve au Livre II (Chapitre 25, p. 520, 55¹), où il est question de la composition et de la structure du monde. Le passage n'appartient pas à la traduction du traité, mais au commentaire du chapitre 13 du deuxième livre, où Aristote étudie les opinions relatives à la terre à son lieu, à son mouvement et à sa configuration². La glose d'Oresme vient immédiatement après l'évocation de la position défendue dans le *Timée* selon laquelle, « la terre sise au centre oscille et se meut autour de l'axe étendu au travers du Tout » [293b 31-33]. C'est là que commence le long exposé relatif au mouvement de la terre, sur lequel Pierre Duhem attirait l'attention³. C'est en effet à propos de la question du mouvement de la terre⁴ qu'apparaît la « machine corporelle ». Au second livre du *Traité du Ciel et du Monde*, Aristote établit que la terre demeure immobile au milieu du monde ; c'est l'objet des deux chapitres qu'en sa traduction, Nicole Oresme intitule ainsi : *Au XXIV^e chapitre, il commence à déterminer de la Terre, en tant comme elle est au centre du Monde, et premierement de son lieu, en reprenant autres opinions ; Au XXV^e Chapitre, il récite les opinions d'aucuns du mouvement de la Terre*. Après avoir traduit et « glousé » ces deux chapitres, Oresme expose sa propre opinion : « Mes soubz toute correction, il me samble que l'en pourroit bien soutenir et coulourer la desreniere opinion, ce a savoir que la terre est meue de mouvement journal et le ciel non » (p. 520). Cette opinion doit affronter une série d'objections tirées de l'expérience : seul le mouvement du ciel permet de rendre compte du mouvement des étoiles, si la terre se meut, elle doit accomplir un tour parfait en un jour, et donc son mouvement serait fort rapide, ce qui devrait causer un vent d'est, dont on constaterait les effets, et enfin, si la terre se mouvait, un projectile jeté verticalement ne devrait pas retomber à son point de départ. C'est aux arguments tirés de ces « expériences » (elles sont de pensée) qu'Oresme entend répliquer :

Et doncques, je met premièrement que toute la machine corporelle ou toute la masse de tous les corps du Monde est divisée en .ii. parties : une est ciel aveques l'espere [la sphère] du feu et la haute region de l'aer, et toute ceste partie, selon Aristote ou premier de Metherores est mue de mouvement journal.

¹ Nous avons consulté *Le livre du ciel et du monde*, edited by Albert D. Menut and Alexander J. Denomy, The University of Wisconsin Press, Madison, Milwaukee & London, 1968. Le texte de base qu'utilise Oresme est la *Nova translatio*, commencée par Robert de Lincoln (ca. 1250) puis corrigée et complétée par William de Moerbeke vers 1265. Depuis le moment où saint Augustin choisit la *nova translatio* comme base de son commentaire, celle-ci l'emporte sur les versions antérieures. Voir édition Menut, Introduction, II « Oresme translation and commentary », p. 10-11.

² Aristote, *Du Ciel*, p. 84 et suivantes, dans l'édition donnée par Paul Moraux aux Belles Lettres, Paris 1965.

³ Pierre Duhem, « Un précurseur français de Copernic : Nicole Oresme (1377) », extrait de la *Revue générale des sciences* du 15 novembre 1909, Paris, Armand Colin, 1909.

⁴ Pour la défense de l'opinion du mouvement de la terre par Oresme, voir Duhem, *Le Système du monde, Histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Aristote*, Tome IX, chapitre XIX, « La rotation de la terre », p. 325-355, Paris, Hermann, 1958.

L'autre partie est tout le demourant, c'est à savoir la moienne et la basse region de l'aer, l'eau, la terre et les corps mixtes, et selon Aristote toute ceste partie est immobile de mouvement journal.

Nous n'entrerons pas dans le détail de l'exposé cosmologique pour nous en tenir à l'aspect sémantique qui nous intéresse. L'intervention de « machine » a lieu au moment où Oresme entend fonder une partie de ses objections sur la force probante des expériences sur la structure du monde, en tant que divisé en deux parties solidaires comprenant des éléments en mouvement les uns par rapport aux autres : un Ciel suprême, possiblement immobile, celui que les astronomes regardaient comme le premier mobile, et tout le reste des corps, dont les corps célestes placés au dessous du premier ciel, et qui conservent leurs mouvements relatifs à cette sphère première. Ainsi, la « machine corporelle » désigne cet agencement de tous les corps du Monde en deux parties, l'une immobile, l'autre comprenant les éléments mobiles. Le monde étant pour Oresme, comme il l'expose en son *Prologue* l'ensemble du ciel et des quatre éléments ensemble¹.

La « machine corporelle » désigne ainsi non seulement l'ensemble des corps qui constituent le monde, mais aussi et surtout l'agencement des éléments qui fait qu'ils forment un monde. Le terme de « machine » entre donc dans le français de ce traité en lieu et place de celui de *machina* qu'aurait appelé une rédaction latine, et il le fait dans le contexte des locutions relatives à l'expression de la machine du monde, c'est-à-dire à son agencement.

Oresme use par ailleurs d'analogies mécaniques pour expliciter certains des aspects de cette structure cosmique. Il se réfère notamment à l'horloge, et au jeu d'entraînement des roues pour montrer la possibilité d'un mouvement circulaire qui aurait un commencement et pas de fin, mouvement qu'il rapporte à ceux des astres. Il conçoit ainsi un dispositif de quatre roues, que nous ne détaillerons pas, mais dont Oresme établit qu'elles sont semblables à celle des horloges et que l'une d'elles est comparable à la lune en son épicycle]² Oresme conçoit ainsi un modèle mécanique qui, à l'exception de l'éternité des mouvements qu'il lui suppose, peut être fait « artificiellement ou par art »³, et qui peut représenter ceux des astres. Ailleurs, Oresme compare le mouvement du ciel à celui d'une roue de moulin afin de récuser la déduction aristotélicienne de la nécessaire fixité de la terre⁴. Le mouvement de la roue de moulin peut alors devenir un modèle pour comprendre celui de la de la sphère céleste. L'horloge et le moulin, objets techniques dont le développement relativement récent rend possible ces similitudes mécaniques, participent de la circularité que la tradition aristotélicienne rapporte au mouvement essentiel de la sphère céleste. Il est important pour l'histoire de la pensée que le monde, en ses mouvements célestes, puisse se comparer à des objets techniques, et se trouver ainsi modélisé. Mais ces analogies ne suffisent pas à rendre compte de la « machine corporelle » alors rencontrée, et, pour la première fois peut-être, transposée en français. Il n'est pas dit que l'horloge et les moulins sont les machines, et le texte se passe de ces références techniques pour délivrer son sens et pour dire le monde en termes de machine.

L'idée de machine demeure tributaire des formulations et des représentations antiques. Ce lien sera plus fort lorsque l'esprit avec lequel la Renaissance relit les Anciens aura pour effet de gommer pour un temps l'apport finalement plus « moderne » de la pensée chrétienne, où la machine est liée à certains aspects d'une représentation du monde qui n'est plus liée à l'harmonie cosmique que le stoïcisme renaissant remettra au centre des préoccupations érudites, mais à un univers créé, par un Dieu architecte, voire horloger. Chez Oresme se trouvent quelques-unes des analogies nouvelles entre le monde et les horloges mécaniques dont l'invention est encore récente. L'identité entre horloge et machine est encore loin d'être établie au XIV^e siècle mais la figure de cet automate mécanique trouve déjà à nourrir une imagerie dont certains aspects annoncent son importance future. Nous ne pouvons faire mieux ici que de renvoyer aux aperçus que propose Otto Mayr dans son essai sur les machines

¹ Oresme, *op. cit.*, p. 38.

² Livre I, chapitre 29, p. 200. Sur ce point, voir Jeannine Quillet, « Les quatre éléments dans le *Livre du Ciel et du Monde* de Nicole Oresme », in *Les Quatre éléments dans la culture médiévale*, actes du colloque des 25, 26 et 27 mars 1982, publiés par les soins de Danielle BUSCHINGER et André CREPIN, Kümmerle Verlag, 1983, p. 63-75.

³ Oresme, *op. cit.*, p. 202.

⁴ Oresme, *op. cit.* Livre II, Chapitre 8, p. 364-366.

automatiques et leurs métaphores dans l'Europe de l'âge classique¹, où l'on peut constater qu'à sa naissance la métaphore de l'horloge reste très éloignée des représentations mécanistes qui nous sont devenues familières. Ainsi, parmi les premières métaphores impliquant la référence à l'horlogerie mécanique, Otto Mayr relève celles que propose la *Divine Comédie*, aux chants X et XXIV du *Paradis*. Il est aisé de constater que lorsque Dante utilise ces analogies, c'est afin de suggérer quelque chose des mouvements spécifiques qui animent l'ordre supérieur des Cieux. Les éléments techniques (les mouvements de la roue d'échappement, le tintement du timbre, la démultiplication des rouages qui font que le même mouvement se traduit par des vitesses différentes, de l'immobilité apparente à la rotation la plus vive) sont traduits en termes de contemplation extatique et d'accord parfait. Ce qui fonde les analogies, ce ne sont pas les caractères « mécaniques », mais les thèmes de l'appel à la communion, de l'accord entre les temps des hommes et ceux des Cieux, de l'union extatique et amoureuse, de la musique des sphères, de la circularité glorieuse, de l'annonce d'une joie promise, de l'union des infinis contraires. Sans déplier l'ensemble des implications théologiques de ces représentations, l'on peut s'en tenir à leur caractère harmonique : l'horloge procure l'image approchée des rapports parfaits qui meuvent les Cieux et le monde idéal vers lequel tendent les efforts de la *mimèsis* textuelle. Cette horlogerie est « platonicienne » : elle procure un chemin métaphorique vers l'union harmonique à venir, dont elle incarne, ici-bas, l'idéale perfection en en faisant pressentir l'accord mystique. Ce que voit Dante dans les mouvements de l'horloge, ce ne sont pas des rapports mécaniques, mais un ensemble de rapports subtils et harmoniques, fondés sur des affinités parfaites, dont l'essence est inconnue, mais qui *s'éprouvent* dans la Joie d'une participation anticipée à l'éternité promise. Dante ne parle jamais de contigüités physiques, mais de corrélations mystiques. C'est à ce titre que l'horloge participe, si l'on veut, de la machine qu'est le monde : elle n'est nulle part elle-même une machine, au sens qui serait le nôtre ; si elle le peut devenir, c'est en tant qu'elle représente allégoriquement la machine qu'est l'agencement harmonique des Cieux. L'horloge est bien loin d'être ce qui fait de l'univers une machine (mouvement « mécaniste » à tendance immanente) ; ce serait plutôt cet univers qui ferait de l'horloge, par participation, l'image de la machine qu'il est d'abord (mouvement idéaliste à tendance ascendante).

2. « Machine dans les dictionnaires français-latin issus du travail de R. Estienne

La première édition du *Dictionnaire françois-latin* ne contient pas même d'entrée MACHINE, la configuration se présente ainsi et reprend, en les inversant, les éléments que présentait le *Dictionarium* :

Machiner. Machinateur. Machination.
Machiner ou songer quelque finesse, Machinari.
Machiner en son esprit une proscription, proscripturire.
Brasser & machiner à aucun quelque mal, male cogitare de aliquo, Malum alicui comparare.
Ne scavoje je pas bien que ceux ci machinoient cela, Num me fefellit hosce id strueret
Qui machine quelque chose, Molitor.
Machinateur, princeps et architectus sceleris.
Machination & tromperie, Fabrica.

C'est dans l'édition de 1549 que MACHINE apparaît. L'article se contente de renvoyer, sans aucune autre précision, à *machina* et *machinamentum*. Il ne s'agit donc, comme dans la tradition des lexiques anciens, que de proposer une simple équivalence traductrice, privée de trait définitoire.

Machine, Machina, machinamentum.
Machiner ou songer quelque finesse, Machinari, Moliri.
Machiner en son esprit une proscription, Proscripturire.
Brasser et machiner à aucun quelque mal, Male cogitare de aliquo, malum alicui comparare
Ne scay je pas ect...

¹ Otto Mayr, *Authority, Liberty and automatic Machinery in early Modern Europe*, The John Hopkins University Press, Baltimore and London, 1986.

Qui machine quelque chose, Molitor
Machinateur, Princeps et architectus sceleris, Machinator.
Machination et tromperie, fabrica, Machinatio.

Cette présentation, qui restera stable jusque chez Nicot où les articles sont à très peu de chose près identiques, est finalement assez conforme à la place et à la fonction du terme dans le lexique, puisque « machine » se trouve prêt à accueillir toutes les valeurs que le latin donne à *machina*, disponibilité qui forme l'une des raisons de son succès ultérieur.

Les éditions de 1564 et de 1573 du *Dictionnaire françois-latin* n'apportent pas d'éléments qui ne se trouvent dans le *Thrésor de la langue françoise* de 1606, qui les prolonge, et où « machine » n'est pas davantage objet d'analyse ou de définition. L'article MACHINE suit MACHINATEUR et MACHINATION, et précède MACHINER, le *Thrésor* se contentant d'établir une présentation alphabétique de la configuration :

machinateur
Machinateur, Princeps et architectus sceleris, Machinator.
machination
Machination et tromperie, Fabrica, Machinatio.
machine
Machine, Machina, Machinamentum.
machiner
Machiner ou songer quelque finesse, Machinari, Moliri.
Machiner en son esprit une proscription, Proscripturire.
Brasser et machiner à aucun quelque mal, Male cogitare de aliquo, Malum alicui comparare.
Ne sçavois-je pas bien que ceux-ci machinoient cela? Num me fefellit hosce id struere?
*Qui machine quelque chose, Molitor.*¹

L'informatisation du dictionnaire de Nicot, permet surtout de mesurer l'évolution de la place qu'y occupe « machine » par rapport à ses concurrents. Le dépouillement des occurrences montre combien le terme continue à être rare dans les pages de l'ouvrage de 1606, où les formes qui se rattachent à « machiner » sont de beaucoup les plus fréquentes, comme dans les expressions « apprêter et machiner guerre », qui trouve trois traductions différentes (à *Apprester, Guerre et Forger*), « brasser et machiner à aucun quelque mal », « machiner quelque finesse », « subtilement machiner et inventer », « machiner quelque tromperie ou finesse ». On rencontre par ailleurs une occurrence de « machination », dans l'article ASSASSIN.

Machinari et *machina* sont finalement tout aussi fréquents que leurs équivalents français, pauvrement représentés. Mais Nicot fait néanmoins une petite place au substantif qui commence à s'inscrire dans le paysage lexicographique français, à côté des termes plus anciens, et de préférence dans le domaine militaire, comme dans l'article *Approcher*, où « machine » s'installe comme terme générique pour les *Uineas* et *Turres*, éléments anciens de la *machinatio* latine bien décrits dans les dictionnaires antérieurs : « *Approcher machines de guerre contre une muraille, Vineas turre que agere ad murum, uel appellere* ». L'article *Art* fait aussi une place à la machine à côté de l'engin, pour traduire *machinalis scientia* : « *L'art et invention des machines et engins, Machinalis scientia* » (p. 48). Nicot reproduit aussi, dans l'article *Blocul*, la traduction de Joseph où Des Essarts utilise « machine », et, enfin, il utilise lui-même le terme dans le long article *Chaussetrappe*, où l'objet est à la fois « engin » et « machine ».

Mais ce sont là toutes les occurrences du terme dans l'ouvrage. « Engin » et « instrument » restent considérablement plus fréquents, et traduisent plus volontiers *machina* ou *tormenta*. La définition proposée d'« engin », qui confirme le recul des valeurs médiévales, est très proche de celle que le *Dictionarium latinogallicum* donne de *machina*. Le générique le plus employé par Nicot est celui d'« instrument », et la dimension technique du *Thrésor* n'est en rien l'occasion de voir changer la

¹ Nicot, *Thrésor de la langue française*, p. 384. On constate la disparition de la machine du monde, par ailleurs absente de *mundus*.

situation antérieure. « Instrument » traduit *machinae bellicae*, comme dans TROUVER ARTILLERIE, GUERRE RANÇON et TORTUE Il est le générique correspondant à l'attelage et au halage aux meules aux pompes et aux pressoirs, mais il s'applique aussi à de simples outils, comme à l'idée abstraite de moyen.

Les dictionnaires de R. Estienne connaissent un certain nombre de continuations (par Stoer, Baudoin, Poille, Marquis, Voultier et de Brosses¹) à la fin du XVI^e siècle et dans la première partie du XVII^e siècle, continuations que TR Wooldridge rassemble sous l'appellation de *Grand dictionnaire de la langue française*². Le travail de réfection que manifestent ces ouvrages se réduit à peu de choses, au moins pour ce qui regarde la machine. L'édition de 1599 du *Grand Dictionnaire françois-latin* de Jacob Stoer propose un ajout à l'article *MACHINE* : « Machine de guerre, machine servant à divers artifices », ainsi que quelques artifices militaires supplémentaires dans *BRICOLES*. Dans l'édition procurée par Marquis en 1609, on trouve quelques autres de ces machines de guerre : les chatschateils de Joinville (« Chatschateils. Machine de guerre, dont le Sieur de Jonvelle faict mention en son histoire »), la Dondaine (« Dondaine, aussi mot inusité, qu'on trouve ez vieux Romans, pour une sorte de machine de guerre »), les fondelfes (« Fondelfes, nom d'ancienne machine de guerre ») et les ribaudiquiers (« Ribaudiquiers. Nom de machine de guerre, inusité »), machines qui continuent d'être aussi des engins (*COURT* : « Tenir de court quelqu'un, le contraire luy lascher la bride. Il tenoit la ville de fort court, et la battoit à tout ses machines et engins. Vig. Chalc »).

Le second aspect de ces rares augmentations concerne la machine du monde ou la machine ronde, illustrée par des exemples issus de Vigenère et de Ronsard, dans les articles *CONVEXITE*, *MACHINE*, pour lequel la machine ronde reste le « grand animal » platonicien, *PLUS* et *SOLEIL* :

Convexité, L'écriture de Dieu est en l'extérieure convexité de toute la machine du monde, Vig. chif.

Machine ronde, i. L'univers: grande grand animal. Rons.

Toute la machine du monde sensible, plus assez aussi hors de toute mesure, que n'est, Vig. ch.

Soleil sans barbe, chevelu, jeune, gaillard, tout-voyant, perruqué d'un feu qui jecte sa sagett ardentement en bas, ame, vie, œil de ce grand Tout, qui tout void et contemple, ardent qui monstre sa teste blonde, grand flambeau qui luit és Cieux, qui sçait tout qui void tout de ses yeux pere alme nourrisier de ceste grand machine, beau de flammes esclarcy, honneur du Ciel, qui à chef renversé plonge son char doré, dans le sein du vieillard, lequel sort hors de l'eau frais et gaillard ainsi qu'un jouvenceau, radieux, pere de ma lyre, qui va bornant aux Indes son reveil, ains qui d'un oeil mal appris au sommeil deça, de là toutes choses remire, etc. Rons.

Les ouvrages qui procèdent du travail philologique entrepris par R. Estienne permettent d'entrevoir la manière dont on a pu comprendre le lexique latin de la *machina* dans la période qui précède l'âge classique. Il s'agit de proposer une représentation de *machina* aussi épurée que possible des apports médiévaux, et de soumettre le lexique à une restauration. Ainsi, *machina*, dans sa teneur morale, tend à se détacher de la forme de tromperie qui était impliquée dans la plupart des représentations lexicographiques médiévales. C'est le lien entre la *machina* et la nature pécheresse de l'esprit qui se distend : *machina* ne nomme plus aussi distinctement la part du diable et de l'hérésie. La latinisation de l'idée permet de revenir à une conception plus neutre des notions de stratagème et de moyen ingénieux. En retrouvant les éléments cicéroniens par lesquels *machina* pouvait désigner un mauvais usage de la raison et non une raison intrinsèquement corrompue, il est possible d'effacer le

¹ Nicot, Jean & J. Dupuys, *Dictionnaire françois-latin*, Paris, Dupuys et [Lyon], de Hus, 1573 ; Stoer, Jacob, *Le Grand dictionnaire françois-latin*. [Genève], Stoer, 1593 ; rééd. 1599, 1603, 1606 ; Poille, Guillaume, *Le Grand dictionnaire françois-latin*, Paris, Cottureau, 1609 ; Baudoin, Jean, *Nouveau dictionnaire françois-latin*, Lyon, Morillon, 1607 ; Brosses, Pierre de, *Le Grand dictionnaire françois-latin*, Cologny & Lyon, 1614 ; Marquis, Pierre, *Le Grand dictionnaire françois-latin*, Lyon, Pillehotte, 1609 ; Thierry, Jean, *Dictionnaire francoislain*, Paris, Dupuys & Macé, 1564 ; Voultier, Jaques, *Le Grand dictionnaire françois, latin et grec*, Lyon, Morillon, 1612.

² Pour la présentation de ces continuations tardives du travail entamé par Estienne, voir T. R. Wooldridge, *Le Grand dictionnaire françois-latin (1593-1628)*, Toronto, Editions Paratexte, 1992.

clivage que la pensée chrétienne tend à opérer au sein de la raison, et de revenir à une conception de l'intelligence fertile qui ne serait pas *en elle-même* porteuse de valeurs moralement dangereuses. Derrière la *machinatio* et le *machinator*, ce ne sont plus les ruses de la tentation, les diverses formes de l'hérésie ou la figure du Diable qui paraissent, mais c'est le visage *humain* de l'habileté rusée, de la machination et de la tromperie, quelque teintées de perfidie qu'elles puissent être.

Machina tend aussi à recentrer son sémantisme sur des valeurs matérielles, les aspects abstraits n'étant plus compris que de manière figurée et transposée¹. Cette réévaluation prend toute son importance lorsqu'elle permet la mise en place d'une série de dérivations qui font que la *machina* résulte d'abord de l'*inuentio* et des capacités conceptrices de l'esprit, et qu'elle n'engendre que *per translationem* les figures où elle s'applique aux *Finesses*, *Subtilitez*, *inventions* et *tromperies*. Cela produit une organisation qui contribue à dissocier les facultés inventrices dont procède la *machina* des éléments nocifs, qui ne sont désormais impliqués qu'à titre d'expressions figurées. La manière dont les dictionnaires définissent la *machina* tend, plus généralement, à renforcer continûment, d'édition en édition, le lien qu'elle entretient *en amont* vers l'esprit dont elle procède, au détriment des aspects techniques et fonctionnels (levage, halage, guerre) qui, « en aval », concernent ses applications pratiques.

L'idée impliquée dans *machina* possède alors les caractéristiques qui lui confèrent les propriétés d'une articulation, ce qui la rend disponible pour signifier la relation entre l'esprit et la matière, la connaissance et l'action. Le terme devient ainsi une sorte de générique au fonctionnement singulier, qui n'indique pas une catégorie d'objets ou de fonctions, mais un type de rapport entre l'esprit et la matière, une façon qu'a l'esprit d'être investi dans une matière. Aussi, aucune liste des sortes d'objets ou des types de fonctions identifiés comme des *machinae* (ou comme des machines) n'épuise les possibilités impliquées par le sémantisme de *machina* (ou de « machine »). *Machina* nomme la règle de composition d'un *ensemble*, celui des pouvoirs dont les machines de levage ou de halage ne sont que des échantillons momentanés. Cette relative indétermination permet à *machina*, puis à « machine », de se voir investi par les représentations, plus ou moins fictives, d'une puissance technique que n'absorbent pas les éléments « réels », diversement connus et répertoriés, qui sont nommés, un temps, « machines ». Cette dissociation entre l'idée et ses actualisations concrètes et provisoires ouvre la voie qui fait de la machine le lieu des possibles infinis. Les fictions, celles des ingénieurs comme celles de la littérature (de Bacon à la science-fiction), donneront une ampleur remarquable à cette possibilité. Par la machine l'esprit domine une matière pour former les agencements techniques infiniment variés capables de servir toutes les fins.

Les dictionnaires issus du travail de R. Estienne ne retiennent pas non plus les évolutions de *machina* qui lui avaient permis de désigner, par le développement de l'idée incidente de *construction* impliquée dans le sémantisme latin, non plus seulement la notion de moyen ingénieux, mais aussi certains ouvrages eux-mêmes, essentiellement architecturaux. Cette évolution avait permis d'appliquer le terme à de vastes constructions (cathédrale, tour de Babel, navire, arche de Noé, etc.), toujours en relation avec la divinité : *machina* était devenu l'indice d'une représentation ou d'une imitation de l'œuvre divine. Ainsi, c'est la participation à l'expression chrétienne de l'idée de création qui s'efface de *machina*. Les dictionnaires d'Estienne ne conservent plus guère de traces des emplois très généraux où ce vocabulaire avait pu signifier un univers conçu comme le produit d'un agencement divin, où s'assemblaient un esprit et une matière. Ils ne gardent apparemment plus grand chose non plus de la synthèse élaborée par le Moyen Âge entre l'artificialisme platonicien et la notion stoïcienne de Providence. C'est ainsi le support théorique des analogies qui permettaient à *machina* de s'appliquer au monde ou à l'homme, en tant qu'ils sont des créatures divines, qui tend à se distendre lorsque la lexicologie renaissante entreprend la réfection du sémantisme « classique ». La sphère de la *machina mundi*, qui s'affirme cependant avec plus de force dans les éditions du début du XVII^e siècle, est représentée presque exclusivement dans les éditions antérieures par l'occurrence lucrétienne, alors que toute référence directe à un « vivant machine » s'efface (elle fait discrètement retour par la citation tardive de Ronsard). Ce retour à l'origine atteste la permanence de représentations associées à la machine du monde. Mais il tend à les détacher de leur contexte chrétien pour leur permettre d'exprimer le platonisme renaissant auquel la référence lucrétienne sert de caution. Cela ouvre la voie aussi bien à l'appauvrissement ornemental de l'image dont témoignera l'âge classique, qu'à la

¹ *Machina*, *per translationem*, *Finesses*, *Subtilitez*, *inventions* et *tromperies*, pour venir à la fin de ses atteintes.

possibilité de la voir investie par des formes de pensée étrangères à l'univers où elle a pris sa force, mais qui, par leur effacement, n'opposent plus guère de résistance. Seulement, aucune réflexion n'efface ce qu'elle refait, et le retour n'annule pas ce en-deçà de quoi il s'est agi de revenir. Déposée dans la langue, l'idée de *machina*, comme celle de machine qui hérite de cette histoire plurielle, se développe désormais selon trois lignes concurrentes qui peuvent s'ignorer ou se croiser : une ligne « classique », réformée et humaniste, pour laquelle la *machina* est un artifice qui relève d'un esprit ingénieux et d'une pratique efficace ; une ligne théologique et/ou platonisante, pour laquelle *machina* est l'agencement unifié du divers hétérogène constituant un monde, quelle que soit la manière dont est comprise cette unité (la relation entre le Tout et les parties l'étant essentiellement de manière harmonique), et pour laquelle le terme signifie la composition ordonnée résultant de l'investissement d'un esprit divin infiniment ingénieux dans une matière plus ou moins rebelle. Cette bienveillance ordonnatrice, on peut en percevoir l'efficacité localement, dans des phénomènes finalisés de convenances partielles qui permettent d'extrapoler l'ordre du Tout, mais qui ne permettent pas de le comprendre et de le restituer. Dans ce cadre, le tout arrangé qu'est la machine *de* quelque chose n'a rien de « mécanique », et le grand animal platonicien s'accommode très bien d'être machine en ce sens. Ces deux lignes, enfin, conservent un lien avec l'ancienne *mèkhanè*, toujours susceptible d'être réactivée lorsqu'il s'agit de faire valoir l'étrangeté intime qu'enveloppe ce qui peut être dit en termes de *machina*. Au centre mythique de la *machina*, lorsqu'il ne s'agit plus de penser en termes de moyens et d'instruments (ce, abstraitement ou pratiquement, *par quoi* l'on fait quelque chose), réside un principe agissant immanent, qui semble accomplir de lui-même ce que lui fait faire l'esprit fluent et habile de qui sait l'utiliser momentanément à ses propres fins. Dans cet ordre de rapports de l'intelligence avec la machine, les procédures dont on sait jouer n'en conservent pas moins leurs mystères.

Jean-Luc MARTINE
Université de Bourgogne